

Le socialisme de salon vu par Gorge Orwell

Wigan Pier (1937) est le témoignage de George Orwell, journaliste engagé qui, en parcourant le Nord industriel anglais, expose la misère des ouvriers et les contradictions du socialisme de son temps. Il critique ici les petits bourgeois socialistes qui échouent à capter la confiance des ouvriers.

Comme pour le christianisme, la pire publicité qu'on puisse faire pour le socialisme, ce sont ses adeptes. Ce qui ne peut manquer de frapper un observateur extérieur tout d'abord, c'est que le socialisme sous sa forme développée est une théorie qui ne trouve aucun écho en dehors de la classe moyenne. Le socialiste-type n'est pas, comme l'imaginent les vieilles dames toutes tremblantes, un ouvrier en bleu de travail graisseux, à la mine féroce et à la voix braillarde. C'est soit un bolchevique de salon à l'air juvénile dont il est vraisemblable que, moins de cinq ans plus tard, il aura épousé un bon parti et se sera converti au catholicisme romain ; soit, plus fréquemment encore, un petit employé de bureau collet monté, en général secrètement abstinent et souvent d'inclination végétarienne, au passé protestant non conformiste, et, surtout, avec un statut social auquel il n'a aucune intention de renoncer. Ce dernier type est étonnamment présent dans les diverses factions socialistes, toutes obédiences confondues. Il convient d'ajouter à cela l'effrayante, et proprement inquiétante, prédominance d'originaux partout où les socialistes se rassemblent. On a parfois l'impression que les seuls mots de « socialisme » et de « communisme » attirent à eux avec une force magnétique tous les fanatiques du jus de fruit, les nudistes, les dévots de la sandale, les obsédés sexuels, les quakers, les margoulins des « soins naturels », les pacifistes et les féministes que compte l'Angleterre. L'été dernier, un jour que je traversais Letchworth en autobus, deux vieillards à l'allure épouvantable sont montés à bord à l'un des arrêts. Âgés l'un et l'autre d'une soixantaine d'années, ils étaient tous deux de très petite taille, potelés et le teint rosé, tête nue. L'un des deux avait une calvitie proprement obscène, l'autre de longs cheveux gris avec une coupe à la Lloyd George. Ils portaient une chemise pistache et un short kaki qui moulait tellement leur énorme derrière qu'on pouvait en voir le moindre bourrelet. Quand ils sont apparus, un frisson d'épouvante a parcouru les passagers de l'autobus. Mon voisin, qui avait tout du voyageur de commerce, jeta un regard vers moi, puis vers eux, avant de se tourner de nouveau vers moi et de murmurer « des socialistes », comme on dirait « des Peaux-Rouges ». (...) Il se disait sans doute qu'un socialiste avait forcément « un petit quelque chose » d'excentrique. Les socialistes eux-mêmes semblent partager cette opinion. À titre d'exemple, j'ai sous les yeux un prospectus pour une autre université d'été, qui annonce les tarifs à la semaine et me demande ensuite d'indiquer si je suis un régime « végétarien ou pas ». À leurs yeux, voyez-vous, c'est une question qui va de soi. C'est le genre de chose qui suffit à faire fuir quantité de gens très convenables. Et c'est

tout à fait sensé de leur part, car celui qui est obnubilé par son alimentation est, par définition, quelqu'un qui cherche à se couper du reste de la société dans l'espoir d'assurer cinq ans de vie de plus à sa carcasse ; en d'autres termes, quelqu'un qui a perdu de vue les réalités communes de l'humanité.

George Orwell, *Wigan Pier au bout du chemin* - Deuxième partie, chap.XI (1937)